



**GROUPE D'ETUDES ORNITHOLOGIQUES
BEARNAIS**



Editorial

"Il y a plus de sagesse dans un arbre
Que dans tous les livres des hommes"
Saint Bernard de Clairvaux

LE VALLON DE MIRASSOU

Sur l'un de mes carnets de terrain, fidèles compagnon du naturaliste, je lis : huit heures trente, le vallon est rempli de brume. A peine se devine la falaise. Le côté sud de la route qui monte au col d'Ichère* est bordé de barbelés, fils entre lesquels, durant la nuit, les araignées tissent leurs toiles. La diversité des dimensions, des formes et des dessins, me laisse pantois d'admiration. Petites, grandes, minuscules, toutes avaient signé leur arantèle. Là une rousse occupe le centre, ici un insecte a vécu ses derniers instants, d'autres enfin sont désertes ou leurs propriétaires en bordure guettent leurs proies. Un léger vent d'ouest les fait se gonfler comme les voiles dont les fins cordages étaient perlés de fines gouttelettes de rosée. Vision merveilleuse que le regard habituellement ne capte, car déjà accaparé par d'autres phénomènes tout aussi fantastiques dont la Nature à chaque pas est remplie. Que de richesses dissimulées aux hommes par les caprices du temps, leur cécité passagère ou l'immensité des scènes à percevoir dans ce monde merveilleux !

Soudain, un croassement de Grand corbeau monte du vallon et me rappelle à l'ordre des priorités. Un instant merveilleux est remplacé par un autre tout aussi captivant : une Marie-blanque** en effet, se pose à l'aire pour donner la première becquée à son oisillon.

* Le col d'Ichère culmine à 740 m. Lieu de partage entre la Vallée du Lourdios et la Vallée d'Aspe. Le fond du vallon est arrosé par un charmant petit torrent rocheux nommé l'Espalungue.

** Ma première rencontre avec un couple de Maries-blanches, se déroula au Sahara, près de Tamanrasset, à l'Assekrem proche de l'Ermitage que construisit de ses mains, le Père **Charles de Foucauld**. C'était le 1er mai 1961. Mon dernier carnet de vol en fait foi !

**Puisque c'est le bel automne et que passent les grues !
Que diriez-vous d'un clin d'œil au grand poète béarnais :
Paul-Jean Toulet, las ! bien trop souvent oublié ?**

Voici les mois d'automne et les **cailles** graisseuses
s'en vont, et le **râle** aux prairies pluvieuses
cherche comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites **outardes**,
et des **vanneaux**, aux longues ailes, dans l'air large
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les **sarcelles**, jouets d'enfants, mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement,
et les **hérons** tendus percheront hautement;
et les **canards** plus mols formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les **grues**, dont la barre a un crochet,
feront leurs cris rouillés, et une remplacée
par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.
Viélé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète:



**CONTRIBUTION A L'ECO-ETHOLOGIE DU VAOUTOUR
PERCNOPTERE *Neophron percnopterus* EN BEARN
VERSANT NORD DES PYRENEES OCCIDENTALES (IX)**

Jacques CARLON

En biologie du comportement tout particulièrement, le suivi d'une espèce sur le long terme apporte toujours de vives surprises. A tel point que plusieurs vies seraient nécessaires pour mener à bien sa connaissance et encore ! C'est d'ailleurs ce qui rend intéressant cette étude, car chaque année apporte son lot de surprises et de découvertes. Celles-ci sont d'autant plus intéressantes vu qu'elles répondent bien souvent à des questions restées sans réponses, des années durant parfois.

Eco-éthologie de l'espèce :

En mars 1992, dans le volume 1 de la présente revue, nous avons traité de la « Phénologie de la reproduction en Béarn, versant Nord des Pyrénées occidentales. Après un bref rappel géographique de la zone étudiée, des changements importants et momentanés des conditions climatiques ont été décelés.

De fait, outre que les conditions météorologiques amenèrent à une recrudescence de la population, elles eurent également pour résultat des envols plus précoces. Cette année 2003, vu l'augmentation importante des températures entre avril et août, des envols plus précoces-encore ont été enregistrés dans la plupart des sites de reproduction, et tout particulièrement en Vallée d'Aspe. Enfin, grâce à notre collègue Serge Raoult toujours aussi efficace et présent sur le terrain, un nouveau site occupé a été découvert. Cette trouvaille porte à 24 leur nombre présentement occupés en Béarn. Ce chiffre comparé à la synthèse duodécimale de 1987 dont le nombre était de 15, indique une augmentation de 62% environ.

Bien que dans le volume 1 de mars 1992, toujours disponible, je me suis largement expliqué sur ce phénomène, rappelons ici quelques critères essentiels.

Dans le volume 1 donc, avaient été mis en relief les moyennes annuelles des cumuls de précipitations et de températures des années 1979-1983 comparées aux années 1988-1990.

Il nous suffira donc dans le tableau ci-dessous de mettre en exergue la moyenne des températures en degrés centigrades pour les années 1976-1985, 1988-1990 et 2003 pour faire apparaître un résultat très significatif lorsqu'on sait, d'après les météorologues, qu'une augmentation d'un degré centigrade est jugée très importante. Nous sommes aujourd'hui en possession d'éléments suffisants (diminution sensible des précipitations et augmentation importante de la température) pour avancer et constater que les facteurs climatiques ont une importance primordiale dans l'augmentation de la population de cette espèce, et dans la réussite de sa reproduction Qui pourrait encore douter que notre vautour est un oiseau particulièrement héliophile ? (Pour ceux dont les chiffres sont plus encore significatifs, nous signalons que cette moyenne entre 2000 et 2003 n'est que de 17°9, qui revient à dire que l'année 2003 a subi un printemps-été particulièrement chaud), qui en doute encore ?

Années	1976-1985	1988-1990	Hausse	2003	Hausse
Moyenne des T° d'Avril à Août	16°	17°8	1°3	19°9	+ 2°1

A présent quant aux envols, citons quelques chiffres : le 23 juillet en Vallée d'Ossau (Messier). Puis le 24 dans deux sites proches en Vallée d'Aspe, le 25 dans un autre, les 26 et 27 ailleurs, puis enfin les 2, 3 et 4 août.

Cela dit, et pour souffler un peu, le lecteur assidu de la Marie-blanche doit se souvenir que l'envol exceptionnellement précoce dans l'ensemble du Béarn, a été cité dans le Vol. 7, 1998, c'était le

11 juillet 1994, dans le site d'Osse ! Quant au plus tardif, qui s'en souvient ? N'était-ce pas le 19 ou le 20 septembre 1995 dans le site de Borce suite à une ponte de remplacement ?

Quelques exceptions cependant

N'empêche que trois sites de reproduction n'ont pas été l'objet d'envols précoces. L'un en Vallée d'Aspe, car le couple lors de son arrivée a trouvé son aire parasitée par un couple de Vautours fauves, et que par fidélité à leur site depuis de si longues années, ils ont préféré opté pour une aire ancienne et exigüe de Faucon Pèlerin *Falco peregrinus*, avec tous les inconvénients supposés, repoussant ainsi l'envol au 30.8. Et les deux autres en Vallée d'Ossau. L'explication de la première reproduction vous sera donnée quelques pages suivantes. Quant à la seconde, il s'agit du couple contrôlé par nos amis de la Falaise aux Vautours, présent au bas de la falaise de Pène de Béon et dont les deux jeunes se sont envolés simultanément le 17 août, à l'âge de 85 jours pour le cadet et de 91 jours pour l'aîné, ce qui pour l'espèce est considéré comme une date tardive pour laquelle je n'ai pas d'explication.

Parasitage d'aires et abandons de territoire

Dans le volume 10, 2002, nous relations que « depuis 1986 jusqu'en 2001...C'étaient 20 aires qui avaient été parasitées par les Vautours fauves à leur profit et 13 territoires abandonnés par la Marie-blanque pour ce motif. »

Avec l'abandon en 2003, de l'aire d'Aygue-nègre et la non-occupation du territoire de Mail-Arrouy, le total des aires de Vautour percnoptère parasitées par les Vautours fauves depuis 1986 (première année où une aire a été parasitée par ceux-ci à Port de Béon), s'élève à 22 aires.

Le Vautour percnoptère prend ses distances avec les Vautours fauves :

En effet, vu les conditions et les résultats précités, il n'est donc pas étonnant qu'au fil des ans et décennies le comportement des

vautours percnoptères à l'égard des vautours fauves se modifie peu à peu et sensiblement. Nous en voulons pour seule preuve, la disparition presque totale de Maries-blanches dans les colonies de vautours fauves où l'on en comptait jusqu'à 3 ou 4 couples il y a encore une ou deux décennies. Il est cependant intéressant de noter que les couples continuent à fréquenter les sites de vautours fauves, afin de se mêler à leurs norias et à participer aussi à leur recherche de nourriture lorsque leurs sites actuels ne sont pas très éloignés de ceux des fauves.

Si donc la plupart des sites de vautours fauves parviennent à saturation, il est évident que les couples de Maries-blanches ne peuvent s'y maintenir et moins encore s'y installer.

Par conséquent, il nous paraît intéressant de signaler au lecteur qu'à cette date, sur 24 territoires régulièrement occupés par les Maries-blanches et dans lesquels se déroule une reproduction, 8 seulement sont en contact permanent avec les Vautours fauves soit 33,5% et les 16 autres territoires : 66,5%, sont dans un environnement d'où les Vautours fauves sont absents.

Rassemblements en période de parades nuptiales

Dans plusieurs de mes articles depuis 1989 (Nos Oiseaux Vol.40 fasc.2, 1989...), j'ai consacré maints paragraphes aux cas de vagabondages, de rassemblements ou d'observation d'individus loin de tous sites de reproduction. Pourtant je désire y revenir une fois encore, car ces deux dernières années, l'observation de 3, 4 voire 5 individus réunis lors de la période des parades nuptiales m'incite à penser qu'il y a dans cette zone un réservoir d'individus prompts à remplacer un partenaire adulte déficient ou bien, pour un nouveau couple, à occuper le premier territoire propice à leur projet. Et ce ne sont pas les découvertes de quatre nouveaux territoires en 2002 et un en 2003 qui me feront changer d'avis.



Enfin, depuis deux décennies, j'ai toujours été surpris qu'après tant de reproductions observées, jamais une seule n'ait été interrompue par la disparition de l'un des deux adultes. La seule fois où cette observation a été rendue possible c'est par le décès, maladie ou accident, de l'un des partenaires durant la période des parades nuptiales, et son remplacement s'est effectué dans un laps de temps très court.

Je suis donc parvenu à la conviction que parmi les adultes migrateurs non appariés qui parviennent jusqu'en Béarn, un petit nombre ne se reproduit pas ou bien est rapidement disponible en cas de besoin, afin de remplacer un congénère défaillant.

Un couple particulièrement fécond

Si comme nous avons plusieurs motifs de le penser, ce couple présent dans ce site est celui dont nous avons suivi les reproductions sept années durant dans un autre site qu'il a dû quitter en raison du parasitage de son aire par un couple de Vautour fauves. Ce couple donc a été l'auteur de 16 reproductions d'affilée, Et parmi elles 7 reproductions avec envol de deux jeunes ! Soit 44% ! du jamais vu jusqu'ici.

Un seul point d'interrogation bien regrettable, n'ont pas été notés les changements de partenaire durant les neuf dernières années.

Le présent article est le neuvième volet de nos travaux sur le Vautour percnoptère. Ils totalisent à ce jour sur le seul terrain 5343 heures dont 742 heures de prospection, en 21 ans de recherche sur le Vautour percnoptère.

Bien que tous ces temps me paraissent déjà lointains, il me réjouit cependant à l'idée que certains ont déjà pris la relève.



Brèves de la Marie-blanque

LA MIGRATION DES VANNEAUX HUPPES *Vanellus vanellus* ET RAPPEL DE SA PREMIERE NIDIFICATION EN BEARN

Elisa PELORE

Comme chaque année, sensiblement à la même époque, troisième semaine de juillet, passent les premiers migrateurs. Ainsi, ai-je pu observer toute à mon aise, sept individus au bord du lac d'Angos, dans la contrée du Navailhès. Ils avaient plutôt l'air vannés nos petits vanneaux ? Venaient-ils d'Irlande ou de Novosibirsk ? Ne souriez pas, vu qu'un oiseau bagué dans les Pyrénées-Atlantiques a été retrouvé dans cette cité, il y a de cela quelque temps !

Lectrice de la Marie-blanque à sa naissance, j'ai souvenance que notre rédacteur avait lui-même observé la première nidification de cette espèce dans le Vic-Bilh en 1991. Je me permets de la rappeler car je n'ai pas souvenance, sauf oubli de ma part, d'avoir lu ailleurs semblable autre reproduction dans notre si chère province béarnaise.

ET SI NOUS REPARLIONS UN PEU DES CIGOGNES *Ciconia ciconia* ?

Elisa PELORE

Dans le volume 1998 de notre revue, aux pages 18-20, j'avais consacré un article aux passages et comportements migratoires des Cigognes en Béarn. L'auriez-vous oublié ? J'espère que non, car il m'avait coûté !

J'y reviens, mais beaucoup plus simplement et brièvement. En effet, il s'agit d'une simple observation mais toutefois intéressante. J'étais le 25 octobre 2003 sur les hauteurs de Bougarber, par un

temps splendide, avec en fond de décors toutes les Pyrénées occidentales enneigées, lorsque je vis arriver quatre cigognes blanches. Mais oh ! Surprise, elles se posèrent presque devant moi, à 150 mètre en contrebas. Petite halte, puisqu'elles repartirent 20 minutes après. Passage tardif néanmoins puisque la moyenne des passages se situe vers le 10 septembre.

**L'AIGRETTE *Egretta garzetta* ET LE ROUGE-GORGE
*Erithacus rubecula***

Jean-Paul BASLY

C'est dans un champ enneigé, tout proche d'Arbus, que je remarquais l'aigrette garzette *Egretta garzetta*. Elle semblait fort affairée, du cou et du bec vers le sol, à dépecer quelque nourriture. Je la regardais du bord du chemin, derrière la vitre de ma voiture située à une trentaine de mètres d'elle. L'observation me permit de voir qu'elle picotait un cadavre de rouge-gorge *Erithacus rubecula*. Je sortis de ma voiture pour mieux assister au spectacle, mais l'aigrette s'envola aussitôt, sa proie dans le bec, se posa une trentaine de mètres plus loin en bordure d'une haie... Je pouvais encore la distinguer parfaitement à la jumelle. Elle continua d'agiter la dépouille du rouge-gorge, puis brusquement, d'un seul mouvement tendit cou et bec vers le ciel, goba l'oiseau et déglutit à plusieurs reprises ainsi qu'elle aurait pu le faire d'un poisson du gave !

Nous signalons à nos lecteurs intéressés qu'au pages 111 - 117 du livre de Paul Géroutet (édition 2000 mise à jour par Michel Cuisin) "Les rapaces d'Europe diurnes et nocturnes" chez Delachaux et Niestlé, références sont faites aux nombreux travaux de Jacques Carlon sur l'Aigle botté et le Vautour percnoptère.



**INTERROGATIONS ET REFLEXIONS SUR UN SITE
DE VAUTOURS PERCNOPTERES Neophron
percnopterus EN VALLEE D'OSSAU,
" Un investissement colossal !"**

Michel CHALVET

Introduction : Difficulté du suivi de la reproduction d'un couple de Marie-Blancque dans un site connu depuis une quarantaine d'années et composé de deux aires aux caractéristiques très différentes.

Aires : La grotte est située au milieu d'une vaste falaise dénudée, c'est la plus en amont. D'accès large, haut et bien dégagé qui facilite l'envol des jeunes mais aussi le travail de l'observateur, la cavité est profonde.

Le piton, 400 mètres en aval, est dans une faille entre deux rochers émergeant des arbres, son entrée est camouflée par une importante végétation. Sa disposition, si elle ne rend pas l'approche et l'accès trop délicats aux adultes, complique toutefois considérablement la tâche aux jeunes pour l'envol. Bien que plus proche de la route, l'aire reste invisible à l'observateur pour les raisons invoquées ci-avant.

En règle générale, le suivi d'un couple de Vautours percnoptères dans son territoire et son site de reproduction n'impose pas de très nombreuses heures d'observation si le couple n'est pas dérangé, si son aire n'est pas parasitée ou bien enfin si le couple est apparié depuis un certain temps. En revanche, s'il s'agit d'un couple récent, si le changement d'aire est à prévoir ou bien si l'arrivée dans le site est tardive, il faut s'attendre à une succession d'évènements plus difficiles à saisir et par conséquent à un temps d'observation nettement supérieur.

Rappel historique : dans le cas du présent site, remontons quelques décennies en arrière afin d'éclaircir la situation. Ce site a été découvert par Michel Terrasse en 1960. Peu d'années après, Bernard Braillon devenu l'un des pionniers de la prospection systématique puis le coordinateur de l'espèce pour l'ensemble du versant nord des Pyrénées, découvre une grotte qui connut plusieurs succès de reproduction jusqu'en 1970. Jacques Carlon qui prit la relève, fit la première observation de cette grotte le 6.4.87 et l'a considérée comme désertée. Mais revenant sur le même lieu le 13.4.88, il découvrit en aval du petit vallon deux Maries-Blanques en train de parader. Le site était de nouveau occupé mais le couple (nouveau ?) avait opté pour une autre aire, dénommée le "piton".

Suivi de 1988 à 1996 : J.Carlon fit donc un suivi régulier et constata neuf années de reproductions successives, toujours à l'aire du piton, mais avec un taux de reproduction de l'ordre de 60%, les nombreux échecs étant probablement dû au parasitage de nourriture, voire des oisillons par un couple de Grands corbeaux *Corvus corax*, régulièrement présent dans le site.

De 1997 à 2001 : il n'y eut pas d'observation concernant la reproduction, mais l'on sait que durant cette période le site continua à être occupé par un couple de Vautours percnoptères.

En 2002 : vive surprise, le couple du piton réoccupe la grotte abandonnée en 1970. Reproduction réussie avec un jeune à l'envol.

En 2003 : l'affaire se gâte ! Nos prospections sur le site débutent le 5 mars, rien. Les 11, 15 mars et 5 avril, pas mieux ! Enfin, le 13 avril, un individu est devant l'aire du piton, où est également présent le couple de Grands corbeaux.

Le 16 avril, l'observation de la grotte s'avère encore négative et ce n'est que le 21 avril que nous apparaîtra à cette aire la première Marie-blanque, date tardive si l'on sait qu'à cette époque généralement se déroule la ponte.

Le 4 mai les percnoptères sont vus dans la grotte alors qu'au même moment les Grands corbeaux occupent encore le site du piton.

Les 17 mai, 4 et 6 juin, le couple est présent sporadiquement aux environs de la grotte, avec notamment un apport de laine le 6,

également le 29 juin et le 11 juillet, ce qui nous laisse penser que la reproduction s'effectue à la grotte.

Or, une observation détaillée de celle-ci le 17 juillet nous révèle qu'elle est totalement vide. Pourtant des va-et-vient s'effectuent toujours entre les deux aires, peut-être la grotte sert-elle de garde-manger et certains matériaux de celle-ci à l'élaboration de l'aire du piton ?

De nombreuses autres observations en juillet et août à l'aire du piton pouvaient être autant d'apport de nourriture sans pouvoir en être assurés. Les 22 et 23 août, les environs de l'aire du piton s'animent.

Le 25 août : le comportement des deux adultes laisse supposer l'envol du jeune, vu qu'ils ont tourné sur l'ensemble du territoire tout l'après-midi.

Les 27 et 30 août : un percnoptère adulte est aperçu volant seul dans le site.

Le 31 août : le site est abandonné.

Suggestion : Si nous tablons sur une incubation de 40 jours et une moyenne au nid de 70 jours, nous pouvons en déduire que la ponte a pu avoir lieu à l'aire du piton vers le 5 mai (date à partir de laquelle les Grands corbeaux n'ont plus été observés sur ce site). D'autre part, vu les différents comportements des adultes et les difficultés pour le jeune de se poser dans ce vallon escarpé et d'accès difficile pour rejoindre l'aire, il ne faut pas s'étonner que le juvénile n'ait pas reparu dans le site après son envol.

Un investissement colossal. En effet, 157 heures en 52 sorties ont été nécessaires à trois observateurs. 157 heures qui nous ont laissé dans le doute jusqu'au...25 août !

Question : Cependant, reste pour nous une énigme, vu l'occupation de l'aire du piton par un couple de Grands corbeaux jusqu'au 4 mai, pourquoi les Vautours percnoptères n'ont-ils pas assuré leur reproduction à l'aire de la grotte qui leur avait si bien réussi en 2002 ?...

Vautour fauve
Aquarelle : Yves Coup





REPRODUCTION RECORD EN ALTITUDE DU VAUTOUR FAUVE *Gyps fulvus*

Jacques CARLON

De nombreuses années durant, j'ai suffisamment fulminé contre les **Vautours fauves *Gyps fulvus***, auteurs de nombreux parasitages des aires de Vautours percnoptères *Neophron percnopterus*, qu'il m'est permis un peu de souffler, de me faire pardonner, et vous dire que de les avoir si longtemps côtoyés, ils m'ont également apporté de vives satisfactions. Pour preuve, ce suivi exceptionnel d'une reproduction à l'étage subalpin qui avait fait l'objet d'un article copieux dans la revue internationale défunte à savoir : « L'Oiseau et la revue française d'ornithologie » dans son volume 60, 1990 n°3, et qui avait pour titre :

« **Observations éco-éthologiques sur une reproduction record en altitude du Vautour fauve dans le Péarctique occidental sur le versant nord des Pyrénées** »

et dont je tiens aujourd'hui à vous faire un résumé succinct.

Durant la saison de reproduction 1989 du Vautour percnoptère, lors d'une observation de cinq heures dans un site d'altitude inaccoutumée pour l'espèce à 1470 mètres, dénommé Pène de l'Aigle, aux confins sud-est du Béarn (moitié est du département des Pyrénées-Atlantiques), nos attentions furent attirées par des comportements inhabituels de quelques Vautours fauves sur ce lieu à fort pastoralisme transhumant du type montagnard à l'altitude moyenne de 1 400 mètres (1 200-1 600m).

Or, le 17 juillet, Jean Neyrac un jeune collègue, observa un individu posé dans une fissure horizontale orientée nord de la falaise dite du Bazen dans le cirque du Litor à 1 800 m d'altitude.

Reposoir occasionnel avons-nous crû, tels ceux utilisés par des individus immatures ou non-reproducteurs sur certains lieux de transhumance. Mais trois autres mouvements vers ce lieu, nous

décidèrent à un examen plus minutieux de cette crevasse de 3 à 4 mètres de long, de 60 à 80 cm de haut et 50 à 60 cm de profondeur environ. Vive fut notre surprise d'y découvrir, à trois mètres d'un adulte immobile en train d'observer les environs, une aire assez fournie sur laquelle se trouvait un oisillon dont la difficulté à se tenir sur ses tarse nous fit estimer l'âge à 5-7 semaines ; estimation qui s'avéra à peu près exacte, puisque à deux jours près, nous avons pu vérifier la date d'envol : **le 8.10.1989**.

Ainsi furent déterminées, sur la base moyenne de 120 jours à l'aire (110-130 jours Elosegui 1987), les dates approximatives d'éclosion le 11 juin, et de ponte, vers le 21 avril, d'après une durée moyenne d'incubation de 52 jours sur laquelle tous les auteurs sont d'accord.

Causes probables de cette reproduction

Les conditions climatiques : qui se sont produites durant les deux dernières décennies par une diminution de la pluviométrie et simultanément durant la même période, une augmentation sensible de la moyenne des températures de 2°C environ.

L'expansion démographique : qui a connu sur le versant sud espagnol une progression de 290% (Donazar 1989) et sur le versant nord français le nombre des couples reproducteurs de 1979 à 1988 a progressé de 179% (Leconte).

Les conditions trophiques : Zone de fort pastoralisme avec quantité de nourriture encore disponible largement suffisante pour fixer dans cette zone un petit noyau de reproducteurs.

En guise de conclusion

Ce condensé lecteur est pour te mettre l'eau à la bouche. Si tu souhaites recevoir la photocopie intégrale de l'article paru dans la revue internationale ORFO (6 pages), il te suffit d'envoyer à notre siège un chèque de 3 euros libellé au nom du G.E.O.B. Pau.

Si certains de nos collègues s'étonnent de ce rappel de publication, nous les informons que dans les années 90-91, un « naturaliste » qu'il n'est pas utile de citer, a mis en doute cette reproduction, et certains de le répéter, jusqu'à venir à nos oreilles. Charmante société.... aux bruits qui courent !



L'ARBRE ET LE GEAI *Garulus Glandarius*

Jean-Paul BASLY

L'origine du vol des oiseaux reste une énigme. Le vol s'est-il produit de haut en bas à partir d'animaux grimpeurs qui se seraient élancés du sommet des arbres dans un vol plané (thèse des ancêtres arboricoles), ou de bas en haut à partir d'animaux coureurs qui seraient parvenus à s'envoler (thèse des ancêtres dinosauriens) ?

C'est la question que je me posais en observant ce geai *Garulus glandarius* qui, de novembre 2001 à février 2002, squatta ce petit parc de Billère. Avec son aile cassée dont il ne pouvait se servir pour voler (le battement des ailes lui était impossible bien qu'il puisse les déployer pour planer), il passait le plus clair de son temps au sol en cherchant sous les arbres sa pitance, échappant aux poursuites des chiens joueurs, chats affamés ou enfants curieux, cela grâce à sa vitesse de course... et à la faculté extraordinaire de pouvoir escalader grâce à la force de ses pattes, jusque parfois à une hauteur de cinq mètres, le tronc des chênes, érables ou bouleaux avant d'atteindre les premiers rameaux. En quelques autres bonds, de branche en branche, il se retrouvait quasiment à la cime des arbres, et décortiquait sa graine en la maintenant avec une patte. Puis, en vol plané, retrouvait le sol et poursuivait sa quête. Il survécut durant tout le rude hiver 2001-2002 fort enneigé et disparut vers la fin février pour une raison ignorée.

Ce geai avait-il donc réconcilié les deux hypothèses de l'origine du vol chez les oiseaux ? Poussé par son désir de fuir un prédateur ou trouver un lieu serein pour s'alimenter sa cueillette accomplie, n'avait-il pas reproduit la conduite primitive des premiers hôtes de l'air maladroits et hésitants, à savoir grimper aux arbres puis s'envoler ? C'est en lisant un article de la revue *Science et Santé* (Isabelle Brisson 20 janvier 2003) que je me remémorai donc l'attitude singulière de ce geai et que je trouvais quelques possibles éléments de réponse aptes à satisfaire ma curiosité.

Dans cet article, il est relaté qu'un jeune paléontologue de l'université de Pozenam (Montana), Kenneth Dial, en octobre 2001 au congrès de la société de paléontologie de cette ville présenta les résultats d'une étude sur le rôle de l'aile et des plumes dans les origines du vol des oiseaux. Grâce à des essais en soufflerie sur des perdrix, il analysa le rapport des mouvements ailes-pattes en liaison avec leurs déplacements horizontaux ou verticaux, le rôle déterminant des plumes dans la capacité des perdrix à atteindre des vitesses de course conséquentes, les liens course-envol et aboutit à la conclusion qu'en modifiant leurs mouvements d'ailes au cours de l'évolution, les oiseaux et leurs ancêtres theropodes avaient été capables de se lancer dans les airs en courant.

Le comportement de notre geai, de par sa fâcheuse infirmité, pouvait peut-être bien être la résurgence d'un stade archaïque antérieur au vol pur des premiers dinosaures à plumes, un enchaînement moteur alliant la course et le grimper.

UNE NICHE POUR DEUX

Michel CHALVET

Le samedi 19 octobre 2002, profitant d'un après-midi de soleil pour travailler dans mon jardin, par réflexe je jetais un coup d'œil à la loge de pic située à une hauteur de 6 mètres sur un merisier étêté. La cavité accueille depuis plusieurs années un couple de sittelles torchepot *Sitta europea*, mais cette fois, elle ne me parut pas comme à l'accoutumée. Je la fixai plus attentivement afin de comprendre cette bizarrerie, impossible de mieux discerner, avais-je la berlue ou bien y avait-il quelque chose à l'intérieur ? Je décidai de m'en rendre compte à l'aide d'une échelle disposée contre le tronc d'un chêne voisin qui me plaça juste en face de l'excavation. Au premier abord, elle semblait vide, puis apparut une petite forme grise avec deux fines pattes griffues. J'avais devant moi un magnifique loir *Glis glis* intrigué par le raffut qui régnait près de sa demeure. Ça valait bien un cliché, ce que je fis.



Sittelle torchepot
Loir

La littérature naturaliste nous informe que le loir affectionne les feuillus pour y établir ses nids, soit dans une cavité, soit dans les branches. Généralement il choisit un emplacement élevé pour établir sa nichée, et un autre plus bas pour l'hibernation, cette dernière durant de novembre à fin avril.

La période de reproduction dure de juin à août, 30-32 jours de gestation en juin, puis 35-42 jours pour l'allaitement (JC Baudoin).

La sittelle torchepot elle aussi affectionne les loges de pics pour se reproduire, et dans le cas présent la particularité tient dans le fait qu'elle sert autant au mammifère qu'au passereau.

En effet, le 27 février 2000 et par forte pluie, j'aperçus pour la première fois une sittelle torcher le trou, c'est depuis ce jour que je constate sa présence régulière chaque printemps, soit pour colmater, soit pour nourrir. La date la plus précoce qui m'ait été donnée de voir les sittelles occuper la niche est le 27 février 2000, et la plus tardive le 5 avril 2001. En ce qui concerne 2002, elles avaient repris leur travail de torchis au moins le 10 mars et le 5 mars pour 2003.

Par conséquent, en se référant aux dates relevées ainsi qu'à la littérature naturaliste, s'il y a eu hibernation l'état léthargique du loir n'a pu dépasser la fin février 2003. Ce qui semble peu probable.

A contrario, vu la hauteur de la niche et l'envol des jeunes sittelles fin avril, une reproduction du loir à leur suite paraît plus vraisemblable.

La surveillance du site jusqu'à l'été suivant s'imposait donc pour vérifier les raisons de sa présence. Hibernation ? Reproduction ? Les deux ? Faisait-il des réserves de nourriture ? Était-il seul ? Cette cavité sert-elle à plusieurs espèces en fonction de la saison ? Malheureusement, je n'obtins aucune réponse satisfaisante, car du loir je ne revis la moindre moustache.

Avoir constaté sa présence un jour n'est pas suffisant pour affirmer que loirs et sittelles utilisent à tour de rôle et pour leurs besoins réciproques la même loge de pic, bien que cela paraisse plausible.

Autre digression : les arbres brisés, vieux ou malades méritent également notre attention, car s'ils ne sont plus utiles aux hommes, ils le restent encore pour la faune et l'avifaune.



LES CORNEILLES BIGARREES *Corvus corone* ... DANS L'AGGLOMERATION PALOISE

Jean-Paul BASLY



Photo de M.Chalvet

30-11-2003 : Avis de recherche : individu repéré à trois reprises dans la banlieue paloise. Comportement suspect : vol plus saccadé, costume noir un peu dépenaillé taché symétriquement de blanc sur les ailes et le dos.

Mené l'enquête : individu déjà fiché. Espace résidentiel : milieu urbain. Causes du phénomène d'origine alimentaire (carence lysine ?). Secteurs géographiques du territoire où sa présence a été signalée : moitié nord de la France(*).

L'individu aperçu près de Pau serait donc le premier signalé dans le grand Sud-Ouest. A noter que le phénomène touche la plupart des villes d'Europe et d'Amérique du Nord.

14-12-2003 : Avis de recherche, bis. Repéré à nouveau l'individu. Le hic, c'est qu'il n'est pas seul : une bande de quatre à cinq (une même famille sûrement, un couple et deux ou trois jeunes ?), tous portent les marques blanches alaires, dorsales ou caudales. Leur territoire d'évolution est nettement déterminé, un petit bois à flanc de pente, des villas proches bien achalandées en mangeoires pour oiseaux où elles se rendent, un enclos tranquille où quelques poules se voient privées de leurs quignons de pain par leurs raids réguliers, un stade proche, une serre à l'abandon, la cour d'une école, le parking d'un supermarché et d'une place de ville, quelques jardins publics achevant de servir de cadre à leur exploration quotidienne.

Une observation régulière a permis, en repérant scrupuleusement les différentes nuances de leur plumage, de les différencier assez aisément mais non de déceler les couples, si couples il y a, et moins encore leur sexe. Il en est une, la plus blanche, qui reste souvent isolée, perchée dans le bois. Ses déplacements sont mesurés et elle se laisse bien approcher. Est-ce l'un des parents ?

16-12-2003 : Entré en relation avec Frédéric Malher, le rédacteur de l'article d'Alauda sur les corneilles bigarrées, leur découvreur en quelque sorte. Je lui fais part de ma rencontre avec ce groupe de corneilles flaquées de blanc. Il me confirme que des colonies entières peuvent vivre ainsi regroupées, tout en ayant à côté des groupes d'individus "normaux". Pour lui il ne s'agirait pas d'un couple et de leurs deux ou trois jeunes mais de quatre ou cinq jeunes car les couples adultes corneille, à l'image de la plupart des oiseaux, ne vivent pas avec leur progéniture, ils la chassent dès qu'elle peut subvenir à ses besoins. Vérification faite (Géroudet), les jeunes peuvent rester jusqu'à la fin de l'hiver avec leurs parents. Il nous faudra donc attendre la nidification de mars ou d'avril pour en avoir le cœur net.

F. Malher me conseille de surveiller la mue, courant juillet : s'il y a eu un changement de régime alimentaire, les nouvelles plumes peuvent ne plus conserver cette particularité de coloris blanchâtre. Je l'informe de mon souhait de suivre leur pérégrination et reproduction (qui n'a lieu qu'à partir de leur deuxième année, mais sont-ce des jeunes de la première ou de la deuxième année ?), la dispersion du groupe par recherche de partenaire couplé, la nidification et l'observation des jeunes issus de la reproduction dont l'un au moins des géniteurs posséderait les caractères "blancs", ceci en vue d'éliminer totalement la dominante héréditaire. Enfin, l'étude de leurs zones de prospection et habitudes alimentaires, ceci pouvant permettre d'expliquer leurs carences éventuelles (F.Malher parle à ce sujet d'une nourriture riche en pain).

21-02-004 : Avis de recherche, ter. Y a t-il d'autres individus suspects en Béarn ? A suivre...

(*)Article de la revue "Alauda" - N°71 - vol n°3 - 2003 "Les Corneilles bigarrées", Corvus corone en Europe, par Frédéric Malher)



LE LEIOTHRIX JAUNE Léothrix Lutea EN BEARN (III)

Jean-Paul BASLY

L'observation du Léothrix Jaune s'est poursuivie tout au long de l'année 2003 avec des fortunes diverses. Au printemps, nous avons déterminé plusieurs axes de recherche, l'un visant à mieux cerner leur aire de répartition géographique, le deuxième à entamer un recensement grâce à des méthodes de quadrillage du terrain (protocole établi avec l'aide de **F. Jiguet** du Muséum d'Histoire Nationale et baguage éventuel en liaison avec **J.Cordier**), le troisième à recueillir des observations liées à la nidification et au nourrissage (cela dans une zone bien précise des bords du Gave où ils se rendent tous les printemps). Enfin, grâce à un petit réseau d'observateurs occasionnels auxquels nous avons fait appel l'an dernier, nous nous proposons d'approfondir des aspects comportementaux propres à cet oiseau en liberté (chants, couple et bande, cohabitation avec autres espèces, dispersion et erratisme etc..)

1 - Aire de répartition :

Il apparaît de plus en plus difficile d'explorer leurs zones de présence, cela en raison des variations du biotope qui - au fur et à mesure que l'on s'écarte du Jurançonnais où relief et végétation abritent le mieux survie et prolifération de l'espèce - n'offre que rarement les mêmes conditions d'accueil. Donc distances à parcourir et rareté de leur présence ne nous ont pas permis d'aller aussi loin et aussi précisément que nous l'aurions voulu.

En conséquence, il apparaît évident que les Léothrix Jaunes ne pourront se sédentariser que dans des biotopes bien précis dont les caractéristiques principales demeurent :

- La proche présence d'eau.
- Un abri végétal touffu, ombré et plutôt difficile d'accès (type grands ronciers épais)

Ainsi, suite à nos recherches dans les grandes forêts locales, hêtraies ou chênaies aux sous-bois bien dégagés, nous avons constaté qu'ils sont rarement présents si ce n'est au passage entre deux abris. Par contre on pourra les rencontrer proche des maisons, des lotissements mêmes pour peu qu'il y ait une haie, un bois proche, un petit cours d'eau... et une mangeoire pour oiseaux !

Une douzaine de prospections (ouest vers Josbaig et Cheraute, sud vers axe Buzy et Lurbe-St Christau, nord entre Cescau et Arthez-de-Béarn, est vers Bénéjacq, Coaraze puis la vallée de l'Ouzom) nous ont cependant permis de situer les points extrêmes de leur présence et donc d'établir une carte de leur répartition en Béarn que nous préférons ne pas communiquer (voir plus avant).

Nous pouvons, par ce biais, avoir une idée de leur "vitesse" de propagation. Si l'on estime que le point de départ de leur "mouvance libertaire" se situe dans le secteur de Laroin-Arbus il y a une dizaine d'années, en consultant les points extrêmes de leur présence actuelle et cela dans toutes les directions, on peut s'apercevoir que ceux-ci se répartissent de manière à peu près équidistante par rapport à ce fameux point de départ, à savoir entre 15 et 20 km linéaires (à vol d'oiseau !).

On peut donc évaluer leur "vitesse d'expansion" annuelle moyenne entre 1,5 km et 2 km.

2 - Recensement :

Notre groupe d'études travaillant en liaison avec **Julien Cordier**, relais avec le Muséum d'Histoire Naturelle, ce recensement devrait se mettre en place dès l'élaboration du protocole, cela au printemps 2004. Il sera donc essentiel de nous retrouver le plus nombreux possible à cette époque pour le quadrillage du terrain avec points d'écoute sur zones déterminées.

Pour en revenir à la "légende" de leur implantation en Béarn, à savoir la destruction par une tempête d'une volière à Laroin ou Arbus contenant quatre ou cinq couples de *Leiothrix*, il nous a semblé un peu simpliste ou irrationnel d'accepter cette explication., tantôt lui substituant un concours de circonstances où la main de l'homme (ici volontairement, par un apport massif d'individus)

n'aurait sûrement pas été étrangère, tantôt avançant comme argument que cette présence aurait été bien plus ancienne (un des habitants des coteaux d'Arbus nous avait assuré en 2001 que depuis 22 ans qu'il a bâti sa maison, un couple de rossignols du Japon vient nicher chaque printemps dans sa haie... Mais parlait-on de la même espèce ?).

Aussi, par un simple calcul nous sommes-nous attachés à comptabiliser le nombre d'oiseaux qui auraient pu être issus de cette échappée, cela en une dizaine d'années et en supposant qu'il y ait eu en moyenne deux couvées réussies de 2 oiseaux (hypothèse haute). Cela, afin d'obtenir la potentialité maximum d'individus issus des 5 couples, soit plusieurs centaines de milliers d'oiseaux, chiffre largement supérieur bien sûr à la population véritable des *Leiothrix* Béarnais !

Cette version poétique est donc mathématiquement plausible, nous choisirons d'y croire pour l'instant au nom de la réalité qui parfois peut dépasser la fiction !

3 - Nidification et reproduction :

Nous avons le projet de découvrir les nids dans la Saligue de Billère où ces passereaux, descendant des coteaux viennent nicher. Aussi avons-nous prospecté sur les 2 km courant mai et juin afin d'effectuer des repérages sonores et visuels susceptibles de nous amener à cibler leurs lieux de résidence. Mais toutes nos pérégrinations ne nous permirent pas de déterminer exactement ces lieux en raison de la mouvance extrême des *Léiothrix*, de la configuration du terrain avec un fouillis épais, dense et difficilement pénétrable. Nous effectuâmes une nouvelle recherche en juillet après la découverte d'un prunier sauvage où ils venaient régulièrement s'approvisionner. Tout cela en vain. Seule une surveillance longue de type affût à partir d'une équipe quadrillant le terrain aurait pu être couronnée de succès et nous a semblé être, à posteriori, la seule stratégie possible.

C'est ce que fit, mais en solitaire, notre collègue **Jean Saint-Pie** que le monde béarnais connaît bien pour avoir été le maître d'œuvre des

Photos de Jean Saint-Pie



zoos d'Asson et Pardies-Pietat, amoureux s'il en est des animaux en général, des oiseaux en particulier, et qui conserve toujours, chevillée au cœur, sa curiosité pour ces univers.

Son observation obstinée des ronciers des coteaux du Jurançonnais lui permet de découvrir donc plusieurs nids et de suivre les mouvances des parents ainsi que l'envol des jeunes, encore de fixer aussi quelques clichés de qualité.

Laissons-lui la parole :

" Les Léiothrix affectionnent les taillis non entretenus où les ronces ont poussé abondamment. Les ronciers sont donc leur habitat de prédilection, ils sont peu farouches et peuvent passer inaperçus pour les profanes, seul leur chant pour un initié est la preuve de leur présence et de ce côté là ils sont très actifs toute l'année...Je suis sûr qu'il y en a plusieurs centaines voire quelques milliers ... (mais)... il est très difficile de faire un comptage car s'ils sont communs dans un endroit qui leur convient bien, ils sont inexistant dans un même biotope à quelques kilomètres de là. Pour faire une comparaison, les rouge-gorge ou les fauvettes à tête noire sont présents dans tous les milieux, ce qui n'est pas le cas pour le Léiothrix; ces derniers vivent en petits groupes dans un même endroit mais la plupart du temps ils sont séparés par couples et jamais très loin les uns des autres...

L'endroit où j'ai fait le plus d'observations est constitué de taillis impénétrables, au centre une prairie non entretenue où les ronciers ont proliféré en abondance d'une superficie approximative de 4 hectares. Là vivent au moins une vingtaine de couples de Léiothrix. C'est dans ce site que j'ai trouvé pour la première fois un nid occupé par des rossignols, c'était le 15 juin 2003 à 11h du matin. Le nid était à 2 m du sol, en forme de coupe, amarré aux tiges de ronces. Dimensions extérieures: 11cm x 8cm. Dimensions intérieures : 5cm x 4,5cm. L'extérieur était fait de mousse, feuilles et herbes sèches, l'intérieur uniquement d'herbes sèches. Il contenait 2 œufs bleu clair avec des taches marron surtout aux extrémités. Malheureusement huit jours plus tard, j'ai constaté que les deux œufs avaient disparu...

Sur le même site j'ai découvert le 6 juillet un deuxième nid avec 3 œufs, j'y suis retourné une semaine plus tard, les trois jeunes

étaient nés avec du duvet tout noir. La semaine suivante, ils étaient toujours présents, terrés au fond du nid. Une semaine plus tard, le nid était vide..

J'ai trouvé également deux autres nids inoccupés dont un ancien semblait-t-il, tous deux entre 1,50 m et 2 m de hauteur..."

Une visite en la compagnie de **J.Saint Pie** sur les bords du Gave à Billère nous a permis de repérer deux autres nids, nids situés toujours dans des ronciers à hauteur d'homme, non enfouis dans la profondeur mais plutôt à leur périphérie, juste cachés et ne nécessitant, pour les parents nourriciers, d'effort particulier ni pour l'accès ni pour l'envol.

J.Saint-Pie nous fit part à cette occasion du comportement particulier du parent nourrisseur arrivant à proximité de son nid. Alors que cet oiseau peut se montrer fort bruyant, n'hésitant pas, en découvrant la présence d'un intrus, à faire crépiter ses saccades excédées (chose que nous avons souvent assimilé peut-être à tort à la défense de son territoire ou à la proximité de son nid), il est curieusement silencieux à l'approche du dit nid, de même que ses petits restent étonnamment muets, cela, même en ayant connaissance d'une présence humaine proche.

Quant à leur rythme reproduction, toutes les observations que nous avons faites au bord du Gave à Billère (18 pointages entre le 27-04 et le 01-06, et 12 autres entre le 20-07 et le 25-08) rejoignent celles de **J.Saint-Pie** : il semblerait que le Léiothrix ne niche que tardivement et ne fasse qu'une nichée par an (de 3 œufs selon **JSP**). J'ai pu constater que les groupes (de 5 à 10 individus) ne sont réapparus que début juillet, ceci indiquant la fin de l'isolement par couples en vue de nidification. Les Léiothrix couvent 15 jours, nourrissent 20 jours auxquels il faut ajouter 10 jours pendant l'envol des jeunes, soit au total 45 jours d'activité et présence des parents. On peut donc penser que les oiseaux observés sur les berges du Gave ont entamé leur reproduction à la mi-mai, ce qui exclurait toute autre ponte antérieure (arrivée fin mars et envol de jeunes début mai) comme postérieure (ponte mi-juillet et nouvel envol fin août), aucune de nos observations ne faisant état de ces mouvements qui peuvent difficilement passer inaperçus.
Éléments à affiner en 2004 et 2005.

Une anecdote sur la cour du mâle (source Oiseau Club d'Antibes, Léiothrix Lutea en captivité): " Il prend dans son bec un ver vivant et le présente à la femelle à l'intérieur du nid. Si la femelle est prête et rentre dans le nid, le mâle l'abandonne et mange le ver !"...

4 - Quelques caractéristiques éthologiques de l'oiseau en liberté

La raison de leur venue pour la reproduction dans la saligue de Billère :

L'examen du biotope particulier de cette saligue extrêmement riche en larves et insectes divers comme graines et fruits sauvages (mûres, pruniers) nous laisse à penser que la richesse alimentaire du lieu est bien la raison principale de leur venue. Des trous d'eau çà et là complétant leur environnement privilégié, des ronciers et une végétation dense finissant de leur offrir les magnificences du paradis ! A noter qu'ils n'approchent jamais du Gave pour boire ou se baigner, du moins n'avons-nous jamais remarqué un tel comportement malgré une observation continue.

Migration locale confirmée:

-Présence sur les bords du Gave d'avril à octobre. Absence durant l'hiver ou présence sporadique.

-Présence dans un site de la Vallée Heureuse durant l'hiver (25 à 30 individus à proximité d'une maison de novembre à avril), départ au printemps, seuls restent sur les lieux quatre ou cinq couples (source Daniel Boudry).

-Retour à la fin de l'automne, présence durant l'hiver, absence pendant l'été dans un site forestier proche de Buzy (source Alain Serena).

Il existe bien une dispersion saisonnière, mais ces mouvements ne semblent pas toucher tous les sites explorés. En de nombreux lieux, les Léiothrix semblent présents de janvier à décembre.

Certains resteraient donc sédentaires alors que d'autres se disperseraient pour la reproduction ? Quelle en serait la raison ? Le biotope ne s'avèrerait suffisamment riche pour une colonie importante d'oiseaux ?

Et comment se ferait cette migration ? Retour sur leur lieu de naissance en faisant appel à leur réflexe archaïque, un peu comme

de nombreuses espèces vivantes (saumons, anguilles, vautours percnoptères ou hirondelles)?

Et si tous effectuaient ces mini-migrations ? Cela supposerait que les rossignols n'auraient peut-être pas de lieu de résidence attiré mais pratiqueraient l'errance sur un secteur élargi, se déplaçant en bandes mobiles selon leurs besoins en nourriture.

Autant de questions qui restent pour l'instant sans réponses...

Agressivité interspécifique :

L'observation de **Jacques Guittou**, auprès des nombreux hôtes de ses mangeoires sur les coteaux d'Aubertin, lui permet d'affirmer que le Léiothrix n'a pas de comportement différent de celui de toutes les espèces communes qui le côtoient, à savoir qu'il cohabite paisiblement avec les autres oiseaux. Et s'il existe des attitudes d'exclusion liées à la nourriture, elles sont surtout le fait d'éléments dominants faisant parfois le vide tout autour d'eux, chassant tout autant comparses qu'espèces autres.

Ainsi font la plupart des oiseaux, le Léiothrix n'échappe donc pas à la règle.

5-Mise en garde :

La rumeur du microcosme ornithologique fait état d'un possible trafic de Léiothrix, lequel en raison de l'impossibilité d'importation depuis deux ans, permettrait d'approvisionner les demandes importantes et financièrement fort lucratives. Si l'espèce ne bénéficie pas encore hélas de toute la protection à laquelle peut prétendre tout oiseau autochtone (il faut noter que c'est en partie grâce à l'action de notre Groupe d'études que les Léiothrix sont répertoriés dans l'avifaune française, interdisant notamment leur commerce), il est révoltant en effet, de voir que des "ornithopèzes" tentent de piller ce patrimoine en constitution afin de gagner quelques malheureux euros, cela sans s'apercevoir combien est belle l'histoire de cette population d'oiseaux magnifiques qui a eu la délicatesse de se fondre dans notre paysage béarnais, poussant même l'élégance à s'implanter dans le Jurançonnais et à si bien

porter (c'est un signe) sur son plumage les deux couleurs du vignoble, le vin rouge et le vin blanc, l'or et le sang !

Il serait préférable que ces pilleurs de sous-bois utilisent forces et compétences à la protéger comme une légende moderne de la mondialisation. Par les temps qui courent, il n'en est guère, hélas, aptes à nous faire un peu rêver ...

C'est raison pour laquelle nous avons délibérément décidé de ne pas divulguer la carte de leur présence en Béarn. Aussi lançons-nous un message aux amoureux de la nature et des oiseaux : soyez vigilants à tout poseur de filets ou piégeur patenté, signalez-nous tout mouvement de cet ordre (en appelant à partir de 19h30 au 05 59 32 82 43, si tel cas se présentait) !

Doublement, à vos jumelles ! Merci pour vos interventions.

Offre exceptionnelle :

La collection complète de la revue "La Marie-Blanche", du n° 1 au n° 12 pour le prix de 120 euros, franco de port.

Pour toutes commandes écrire au GEOB - 12. rue Rabelais - 64000
PAU.

Remerciements à tous les membres adhérents du GEOB ainsi qu'aux sympathisants qui, tout au long de l'année, nous ont prêté leur concours.

En 2003, nous avaient rejoints L.Cabannes, B. Maffre et M.Grolleau. Ce début d'année 2004 voit l'arrivée au sein de notre groupe d'I.Lortscher et A.Serena. Que le meilleur accueil leur soit réservé.